

Terrifiant archétype *Barbe-Bleue*

Patricia Belzil

Number 91 (2), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25739ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (1999). Review of [Terrifiant archétype : *Barbe-Bleue*]. *Jeu*, (91), 23–25.

Terrifiant archétype

Je les ai aimées, passionnément.
 Je les ai aimées, absolument.
 Je les ai aimées follement.
 J'ai aimé férocement.
 Aimé terriblement...
 Je les ai aimées...
 Oui, j'ai aimé.
 Mais sait-on ce que l'on dit quand on dit aimer¹.

Barbe-Bleue

TEXTE D'ISABELLE CAUCHY ; MUSIQUE DE MICHEL G. CÔTÉ. MISE EN SCÈNE : LOUISETTE DUSSAULT, ASSISTÉE D'ALLAIN ROY ; DÉCOR : MARIO BOUCHARD ; ÉCLAIRAGES : MATHIEU MARCIL ; COSTUMES : MIREILLE VACHON ; ACCESSOIRES : MÉLANIE MORIN ; PERRUQUES : RACHEL TREMBLAY. AVEC STÉPHANE BRULOTTE (LUI) ET CATHERINE SÉNART (ELLE). PRODUCTION DU PETIT THÉÂTRE DE SHERBROOKE, PRÉSENTÉE À LA MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC LES 1^{er} ET 2 NOVEMBRE 1998. (LE TEXTE DE LA PIÈCE EST PARU CHEZ DRAMATURGES ÉDITEURS, MONTRÉAL, 1998, 47 P.)

Dans un château médiéval, un couple de nouveaux mariés se pourchasse. Surexcitée, la jeune femme se sauve en riant, entre par l'une des nombreuses portes ceinturant la pièce centrale, sort par une autre, tandis qu'il arrive à sa suite, flaire son parfum, sait qu'elle est passée par là, la cherche derrière chaque porte... Une seule restera fermée pendant cette partie de cache-cache, interdiction scrupuleusement respectée par les deux participants, comme une règle de jeu préservant l'harmonie de cet étrange pas de deux. Ouvrant le spectacle, ce jeu frivole, en apparence innocent, met cependant en abyme les enjeux de la lecture tout à fait moderne du conte de Perreault proposée par le Petit Théâtre de Sherbrooke.

Archétype de la violence conjugale, l'histoire de *Barbe-Bleue* nous montre en effet, dans cette fine adaptation pour théâtre musical, que ce n'est pas toujours dans les ruelles sombres que le danger nous guette, qu'il dort parfois à nos côtés, d'autant plus inquiétant qu'il a le visage de l'être aimé. Tout en laissant le récit dans un passé lointain, Isabelle Cauchy modernise les personnages du conte, dont les rapports évoquent ceux d'un couple mal assorti, au sein duquel la violence s'installe peu à peu, malgré l'amour. Primesautière, rieuse, taquine, curieuse, Elle veut tout partager avec son mari, connaître son jardin secret, le suivre dans ses voyages pour déclarer fièrement : « Je suis la femme de Monsieur, oui / Monsieur est mon mari² ». Taciturne, mystérieux, renfermé et inquiet, Lui dissimule, interdit, ordonne. Tant qu'elle lui obéit en restant dans l'ignorance du mystère de sa barbe bleue et de son cabinet fermé à clé, il demeure bourru mais inoffensif. Une menace plane toutefois, car il y a ce couteau qu'il affûte constamment, et cette réplique chantée du prologue : « Je suis prêt. / Ma lame est prête. / Si cette porte / est ouverte / Je serai prompt à punir le méfait³. » Ou

1. Isabelle Cauchy, *Barbe-Bleue*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 1998, p. 31.

2. *Ibid.*, p. 21-22.

3. *Ibid.*, p. 11.



celle-ci : « S'il vous arrivait d'ouvrir cette porte, / Je le saurais, / Et la colère qui souvent m'emporte, / M'emporterait⁴. »

Cet homme, qui dit avoir aimé ses femmes « féroce­ment », voudrait se libérer de son terrible destin. À celle-ci, la dernière, il veut révéler son secret pour ensuite être libre de l'aimer. Cela semble possible, puisqu'elle l'invite à lui raconter sa vie : « Je connais beaucoup de récits [...] Je connais le chant et la poésie, / Je connais l'oiseau à son cri, / Mais je ne connais pas mon mari⁵. » Or, lorsqu'il lui raconte l'emprise abjecte de sa barbe et les crimes qu'elle l'a poussé à commettre, sa bien-aimée ne l'écoute pas : il la croyait derrière la porte de sa chambre, l'oreille tendue, peut-être prête à lui pardonner... mais elle n'y était pas.

Le mystère de la barbe bleue trouve ici une explication poignante, qui fait écho aux connaissances actuelles sur le comportement des hommes violents. Quand elle est longue, cette barbe fait de lui un monstre en activant en lui une irrépressible pulsion meurtrière : son instinct de tueur s'éveille, et voilà la gorge de sa femme tranchée ! S'il pouvait garder sa barbe bien rasée, à jamais, le sort serait conjuré. Acceptation, aveu, pardon... Le processus de guérison qu'il entreprend par sa confession aurait été complet si sa femme l'avait entendu. Et s'il avait compris que le pouvoir qui le contrôle, et qu'il doit dominer, est moins celui de sa barbe que celui de son couteau.

4. *Ibid.*, p. 19.

5. *Ibid.*, p. 34.

En effet, le couteau magique représente ici en quelque sorte la volonté de l'homme, sa détermination ou sa force intérieure : d'où son pouvoir ambivalent, car tout dépend de l'usage qu'on en fait. Il peut raser la barbe, responsable de la colère qui le transforme, et il peut aussi tuer. C'est pourquoi, après l'avoir lancé dans le cabinet secret, croyant s'en débarrasser, Barbe-Bleue doit le récupérer à tout prix. Enfermé là, il trouvera la mort, victime de l'interdiction qu'il avait faite à sa femme d'ouvrir cette porte, c'est-à-dire de tenter de découvrir le monstre qu'il abritait. Quand il lance son couteau comme pour jeter loin de lui sa monstruosité, il oublie qu'il doit au contraire garder ce couteau et apprendre à s'en servir.

Stéphane Brulotte composait un inquiétant Barbe-Bleue : tourmenté, imprévisible et changeant, il nous touchait durant le récit de son terrible envoûtement. Espiègle et charmeuse, mais volontaire, la jeune amoureuse composée par Catherine Sénart était, à ses côtés, absolument irrésistible. Son jeu évoquait la bande dessinée ou la pantomime, dans la posture et l'expression des mains et du visage. Elle opposait à l'homme mauvais une figure positive, quoique imparfaite : un peu irritable et capricieuse, elle n'avait rien de l'héroïne pure et univoque. La gravité du personnage de Barbe-Bleue trouvait à tout moment un contrepoids dans la joie de vivre inébranlable de sa jeune épouse, qui n'aura vraiment peur qu'une fois, ce qui la poussera à s'enfuir.

Stéphane Brulotte et
Catherine Sénart dans
Barbe-Bleue d'Isabelle
Cauchy (Petit Théâtre
de Sherbrooke, 1998).
Photo : François Lafrance.

Ainsi, c'est un dénouement féministe, militant, qu'apporte Isabelle Cauchy à ce drame conjugal. L'héroïne n'est pas ici cette pauvrete attendant que sa sœur Anne voie à l'horizon autre chose que « le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie » ; elle se tire elle-même d'affaire. Mais, comme elle est déchirée entre l'amour et la peur, son départ est difficile. En ce sens, le couple illustre bien une certaine dynamique de violence. Pensons à ces femmes qui, pleines de culpabilité et d'espoir, restent au domicile conjugal, parfois au péril de leur vie : « Et si, en restant, je pouvais l'adoucir ?... / Il était si gentil, celui qui est devenu si méchant ! / Mais cet homme, mon mari, cet homme m'effraie maintenant⁶ ! » Or, elle refusera de rester, même si l'homme qu'elle aime semble vouloir changer. La menace demeure, en effet, et elle choisira de fuir, abandonnant l'homme à son tourment.

Louissette Dussault, qui signe là sa première mise en scène pour les enfants, réussit à y imprimer juste assez de distance temporelle, avec le décor de château et les costumes d'époque, pour que la menace de Barbe-Bleue ne vienne pas hanter le quotidien des jeunes spectateurs, et provoquer juste assez de frayeur grâce aux jeux d'ombres laissant entrevoir les escaliers sombres, et grâce, surtout, à la musique de Michel G. Côté, très efficace, tour à tour lugubre et ludique, sur laquelle les chansons d'Isabelle Cauchy font merveille.

Après plusieurs mois, le souvenir de ce spectacle nous habite encore... Il faut espérer qu'un théâtre ouvre à nouveau ses portes au drame si troublant, si actuel aussi, de ce *Barbe-Bleue*. ¶

6. *Ibid.*, p. 46.